

# Chronique de l'école bienveillante

**Cinquante années se sont passées depuis la parution du livre de Fernand Oury et Jacques Pain, « Chronique de l'école-caserne<sup>1</sup> ». Ils repéraient les détails où pouvait se cacher le diable dans les écoles de France. Le caractère performatif des termes choisis ne laissait aucun doute sur leur interprétation. Tout en décrivant « l'état » de la France de cette époque, les auteurs laissaient néanmoins passer au travers des mailles un rayon de lumière : il devenait alors possible de faire différemment en s'inspirant des pratiques de l'éducation nouvelle pour penser l'éducation, l'enfance, la transmission des savoir. De transformer l'école pour transformer la société.**

Nous pourrions envisager le passage de « l'école-caserne » à « l'école bienveillante » comme un chemin parcouru en 50 ans qui aurait fait évoluer les pratiques éducatives vers une plus grande émancipation individuelle et collective : des enfants jusqu'aux professionnel·les. Mais qu'en est-il vraiment ? « La bienveillance » est écrite désormais dans les textes. (Était-ce nécessaire ?) « Les beaux mots font illusion, masquage d'une réalité institutionnelle soumise aux impératifs de la concurrence, de la performance et de la rentabilité<sup>2</sup> ». Cette bienveillance s'accompagne d'un flot d'autres « beaux mots » : management pédagogique, process, pratiques innovantes voire même « ludification pédagogique » (sic). Tout un vocabulaire qui technicise la transmission des savoirs, contrecarre « petit à petit » la relation éducative, qui balaye le « hors norme », l'imprévu, la vie. Qui transforme « la caserne » en « service », l'enseignant·e en « opérateur ». Faisant fi de toutes ces choses « impalpables » non évaluables qui se jouent dans l'école et dans la classe<sup>3</sup>.

## **Dans cette école là ...**

« On ne pense plus Monsieur », on suit des consignes. Bientôt, même la méthode de lecture sera unique et pour tout le monde. On utilisera les mêmes moyens d'évaluation partout jusqu'en maternelle. On établira des normes pour réussir et justifier leur intérêt et leur réussite...

Dans cette école là, on s'y sent aussi méprisé·e et infantilisé·e. Une fois entré·e dans ces murs, une chape de plomb nous tombe sur les épaules et on se retrouve « cuculisé·e »<sup>4</sup> comme le personnage de Gombrowicz. Une sorte de « présence fantomatique » adulte et omniprésente nous espionne , nous surveille et nous conditionne en menaçant notre petit « cucul ». Jusqu'à nous surveiller nous-mêmes et entre nous. Pétrifiés, voire réifiés par un « surmoi » quasi institutionnel où la peur du bâton, du « qu'en dira-t-on » nous obligent à agir sans frasque et sans vie, mais dans la norme. Avec le risque de ne plus être capable de penser l'émancipation individuelle et collective comme un champs de tous les possibles<sup>5</sup>.

---

1 F. Oury, J. Pain – Chronique de l'école-caserne – Paris – Maspero -1972

2 M. Cifali – Tenir parole – Paris – PUF – 2020 – p. 29

3 M/ Cifali – Le lien éducatif : contre-jour psychanalytique – Paris – PUF - 2005

4 W. Gombrowicz – Ferdydurke – Paris – Gallimard – 1937 – Edition Poche 1998

5 J. Rancière – Le maître ignorant – Paris – 10/18 – 2004

La « normalisation » passe soit par des pratiques innovantes, « outils clés en main » inspirés souvent des pédagogies nouvelles, en ayant pris soin de séparer le bon grain de l'ivraie (philosophique et politique), soit par des injonctions d'application stricte des programmes. La relation éducative devient alors caractère managériale qui doit prendre soin de l'état émotionnel de l'apprenant parce « qu'il doit apprendre correctement et sûrement » selon des indications précises voire même des tutoriels. L'enfant disparaît derrière l'élève. Il découvre enfin son « métier d'élève ». Il n'y a plus de place, ou très peu, pour les « quoi de neuf », les paroles échangées, les expressions individuelle et collective. Les mind maps colorés à la neuroscience, les faux sourires ou les checks viennent coloriser les murs des classe et la relation éducative. Tout le monde n'a évidemment pas succombé à cette réification de l'enseignement. Mais la machine managériale s'installe, rampante dans les salles de classe et dans les esprits, qu'il devient difficile de l'éviter. Et quand ce n'est pas elle, ce sont les médias, la pression des parents ou la circulation de vidéos sur les réseaux sociaux qui s'en chargent.

Le travail dans le premier degré se prolétarise à cause d'une réification constante. D'une mise en brèche de la liberté pédagogique, où tout espace qui concernerait la vie du groupe prenant en compte les individualités se trouve réduit à peau de chagrin. On apprend à lire et à écrire « in vitro », sans plus jamais donner le sens. Imaginez vouloir conduire en rabâchant que le code, sans jamais poser « votre cucul » dans une auto.

### **Dans cette école là, le-la professeur-e est souvent seul-e**

Les pratiques inspirées par la pédagogie institutionnelle ou la Pédagogie Freinet, posant un regard politique sur l'école disparaissent : soit balayées parce qu'elles sont subversives, soit institutionnalisées à la sauce "Céline Alvarez » et commercialisées dans les catalogues Montessori (à prix exorbitants pour les coopératives scolaires) ou encore surannées pour certain-es collègues nourri-es au management pédagogique ou aux « innovations ». Toutes les pratiques émancipatrices (favorisant l'expression : l'écriture de soi/pour soi/ texte libres par exemple) deviennent impossibles ou risquées car elles demandent du temps et de la régularité dans un emploi du temps déjà très serré. Une impasse.

Le travail en équipe est-il possible ? Est-il envisagé ? Il reste difficile de parler, d'échanger ou même de penser dans l'école. Le temps est lui-même souvent inscrit dans « un cadre » déterminé dans lequel il est impossible de construire. En insistant sur « les beaux mots », le travail de co-construction et de collaboration devient « empêché<sup>6</sup> ». Par fatigue mentale et physique ou par lassitude. Parce que le temps nécessaire à la réflexion manque. Le repas de midi n'est pas propice à élaborer des projets collectifs. On papote. On rit. On se détend. La peur du bâton (renforcée insidieusement par notre ministre mais qui n'est pas nouvelle en soi) pousse à éviter toute discussion, toute revendication et toute contestation. Pire, il faut prendre garde à ce que l'on peut dire pour ne pas être catalogué. Dans certaines écoles, le climat est nauséabond : qui n'a pas vécu des relations difficiles avec un-e directeur-ice ? Quelques un-es se

---

6 Y. Clot - Le travail à cœur - Paris - La découverte - 2015

sont senti·es bien seul·es dans des situations matritantes qui restent toujours sans suite... Avec cette impression fondée ou non de l'existence de « réseautage » ou de « copinage »...

Poussant la·le concerné·e à se murer dans une pratique de « la porte de classe fermée ». Alors que le collectif est bien plus puissant à agir, l'enseignant·e s'atomise en tenant de conserver des rapports cordiaux ou « bienveillants » avec les autres, histoire de ne pas trop se faire remarquer. Elle·il s'isole. Dans la souffrance.

### **Dans cette autre école on pourrait penser ensemble..**

Nos métiers sont « impossibles <sup>7</sup> » ce qui ne veut pas dire qu'ils doivent être pensés comme étant dans l'impasse ou dans l'échec. Mais au lieu de tendre vers l'imposition de normes ayant pour conséquence leur prolétarianisation, il est temps, dans ce contexte chaotique, de les considérer, de la maternelle à l'université, comme des métiers de recherche et de tâtonnement constant.

On le sent bien, le vent devient glacial. La « Méthode de lecture maison » expérimentée, ou les préconisations du conseil supérieur des programmes concernant les écoles maternelles semblent vouloir construire une école « certaine » et « possible », qui « marche », au prix de la liberté pédagogique et de la posture de l'enseignant·e qui deviendrait un simple opérateur.

Dans cette autre école, l'impossible, entendu comme « insuffisant », deviendra le moteur de pratiques collaboratives entre les pairs. De la maternelle à l'université. Par l'introduction des sciences humaines, et non pas des seules neurosciences, par l'instauration d'espaces d'échanges, d'expérimentations constantes et par le partage. Tout ceci nécessiterait bien sûr du temps, mais surtout de la confiance : de la confiance envers celles et ceux qui font l'Ecole (de la maternelle à l'université). Et certainement pas celle « des « beaux mots » de « l'école de la confiance ». Relisons Condorcet.

Commençons donc par le Collectif, le faire ensemble en créant des moments, des espaces de paroles et d'échanges de pratiques. Revendiquons les ! Inspirons nous des pédagogies nouvelles, de la « démarche clinique » défendue par Mireille Cifali ! La pédagogie n'est pas une science pure, elle nécessite la transdisciplinarité ainsi qu'une approche commune et collective.

Commençons déjà par exprimer nos souffrances et par écrire nos récits ! Nos chroniques !

V. D